

LA SOUPE À LA GRIMACE

C'était une vie entière de sacrifices qui n'avaient pour répit que le sommeil et pour délivrance que la tombe. Là-bas, au moins, il n'y aura rien ni personne pour m'arracher au repos chaque matin, pensa Zlata en essuyant une flaque jaune près de la cuvette blanche. Il était tard et ses yeux commençaient à se fermer. Il ne lui restait qu'une chambre à finir avant de pouvoir raccrocher son tablier et retrouver ses draps. Pour quelques heures seulement. De ses mains vigoureuses et sèches que l'on croyait façonnées pour le labeur, Zlata astiquait sans relâche. Il fallait la voir traquer la saleté, frotter l'immondice d'un geste impitoyable et rendre sa blancheur à chaque meuble. Il y avait quelque chose de quasi comique dans le fait de surprendre une si petite silhouette s'acharner avec tant d'assurance obstinée. Elle n'en ratait pas une, pliait des draps immenses, portait des corbeilles de linge sale trop grandes pour elle. La besogne lui avait taillé des épaules de chef et une agilité sans défaut. Sa chevelure sommairement attachée s'agitait en même temps qu'elle, et les mèches violines et lisses qui dépassaient de sa pince blanche dansaient sur sa tête comme les branches d'un palmier.

Elle se riait presque des grandes oisives qui dédaignaient les chocolats déposés dans leur suite par l'hôtel. Zlata, elle, en dévorait tous les soirs, de ces sucreries boudées par les gens de fortune et que l'on se résignait à offrir aux employés. Le travail, ça creuse, pensait-elle, et il n'y a guère que des âmes paresseuses pour prendre trois kilos à chaque grain de raisin. 36 balais déjà et le visage nu, la fraîcheur pâle et policée des jeunes filles rangées qui se couchent tôt et n'ont jamais vu le soleil. Le labeur faisait monter dans ses joues de roses vapeurs. Un regard bleu livide émergeait de ses paupières fatiguées qui témoignaient des nuits sans sommeil et des journées trop longues. On la croirait adolescente venue chercher de l'argent le temps d'un été. Quand on lui demandait l'âge qu'elle avait, Zlata levait la tête et répondait

poliment, la voix déjà timorée de la stupeur qu'elle risquait de provoquer, trop gênée d'imposer son visage à autrui par un étonnement qu'elle jugeait intrusif. Puis elle recueillait les compliments comme une dame pauvre et honteuse à qui l'on offre un morceau de pain et qui se hâte de le ranger dans sa besace. Elle ne faisait assurément pas son âge. Était-ce parce que sa vie se trouvait suspendue depuis quelques années déjà ? Telle fleur qui ne s'était pas épanouie ne pouvait pas faner. Telle femme dont la vie fut si exempte de plaisirs ne pouvait pas vieillir ; et c'était peut-être là la récompense des petites fourmis industrieuses aux mains obéissantes qui, n'ayant profité de rien, se trouvaient vierges de tout. Elle se consolait ainsi : l'existence était rude, mais quelque chose l'attendait.

Depuis son arrivée en France, il y a plus de quinze ans, Zlata n'avait jamais cessé de travailler. Elle avait fui la guerre avec ses parents et la famille s'était installée dans un petit appartement Porte de Bagnole. Son père travaillait sur les chantiers, sa mère malade somnolait sur un canapé mou tandis que Zlata enchaînait les ménages. Son dernier jour de repos était si lointain qu'elle pouvait se souvenir de sa date et elle avait depuis bien longtemps rayé le week-end de son existence. Lorsqu'elle rentrait, le râle ou la supplique la rappelaient à l'ordre. Il fallait masser le pied de son père, mettre un coussin sous les jambes de sa mère, courir chercher des médicaments et préparer les repas. En vérité, il n'existe rien de plus triste qu'un domicile de prolétaires où l'on ne peut s'abandonner à la moindre caresse sans craindre d'être entendu, où tout suinte la douleur et l'usure, et où les fenêtres laissées grandes ouvertes en plein hiver pour aérer une pièce fraîchement passée au javel vous font mourir de froid.

Ni cris, ni indignations face à un sort qui épargnait les uns et fusillait les autres. Zlata avait la docilité travailleuse des gens éternellement reconnaissants d'être en vie. Elle

savait qu'elle ne s'usait pas les reins pour rien. Avec constance et minutie, elle mettait de l'argent de côté chaque mois en vue de quitter ce cocon devenu sinistre où s'amoncelaient la vieillesse, la misère et la maladie. Prévoyante, elle n'était pas partie plus tôt. Et tandis que les uns quêtaient une liberté qu'elle jugeait hâtive ou couraient derrière des plaisirs qu'elle trouvait fugaces, elle avait sagement accumulé les heures supplémentaires et fait gonfler son épargne. Face à des parents éternellement là qui n'en finissaient pas d'étaler leur décrépitude, il ne restait à Zlata que l'absence continuelle. Elle travaillait. Sans cesse. Et dans son labeur, il y avait le bonheur d'acquérir jour après jour les gages de son indépendance future, mais aussi celui de fuir ce foyer morbide. Elle s'en voulait de ne penser qu'à elle et de tenir en horreur la détresse de ses parents, mais ces derniers avaient bien vécu leur vie, épuisé leur jeunesse, vu la mer et les théâtres, le ciel et l'amour, avant de s'écrouler dans ce cagibi. Ils se débrouilleraient sans elle. Et tandis que la quarantaine se profilait, Zlata se déchargeait lentement mais sûrement de tout sentiment coupable. Bientôt, enfin, elle allait déménager.

Cela faisait déjà 4 ans qu'elle était en couple avec Amir, un bagagiste qui trimait dans le même hôtel de luxe qu'elle. Ils formaient une paire charmante et s'étaient mis en tête de s'installer ensemble il y a quelques mois. Dans quelques jours, ils débatteraient ensemble leurs cartons dans un studio de la Seine Saint Denis. Parfois, Zlata se demandait si elle désirait véritablement quitter la compagnie de sa famille pour celle d'un homme qu'elle n'avait encore jamais vu sous la lumière impitoyable du foyer conjugal. Dans le fond, elle rêvait bien de solitude et d'une maison vide, mais on ne pouvait pas tout avoir et Zlata ne le savait que trop. De toute façon, elle ne se posait pas ce genre de questions. Amir était un garçon sain. Il vivait comme un adolescent toujours en vadrouille qui ne rentrait que pour manger et dormir. Il n'y

avait rien à craindre de lui. Cette nonchalance masculine qui agaçait l'essentiel de la gente féminine, creusait des sillons de mécontentement aux épouses et poussait les amantes à la défenestration laissait Zlata indifférente. Qu'il ne rentre pas de la nuit. Qu'il la trompe même... qu'importe ! Tant qu'il ne trouble pas son sommeil et ne laisse pas traîner ses chaussures, tout ira pour le mieux. Elle tenait bien davantage à sa liberté qu'à sa protection. Le labeur lui avait fait découvrir ses forces, elle savait qu'elle n'avait besoin de personne. Alors pourquoi se poser avec Amir ? Zlata voulait une vie simple et empruntait donc le meilleur chemin pour l'obtenir. Elle voulait la compagnie sans l'oppression, le bruit sans le vacarme, et déménager avec Amir lui paraissait être le seul moyen de trouver enfin cet équilibre. Aussi, devenir propriétaire n'était pas tout à fait à sa portée. À deux, cela devenait plus abordable. Et surtout, elle voulait des enfants. Ce n'était pas le grand amour ; il n'y avait rien de mirobolant. C'était la routine. Mais ils avaient d'autres ressources, y compris une tendresse complice sur laquelle ils pouvaient compter pour remplacer le désir bientôt éteint. Ils auraient une vie de couple, une petite famille, des joies simples.

Quelques jours plus tard, Amir et Zlata vinrent s'installer dans leur nouvel appartement. Ils étaient venus en voiture, les yeux dans le vague et avaient dépêché toute une troupe d'amis pour leur prêter main forte.

Après tout, ce n'était rien d'autre qu'une banlieue, un quartier à peine cerné d'arbres et surmonté d'un ciel que l'on croyait toujours plus gris qu'ailleurs. Très vite, on remplirait là son baluchon de souvenirs monotones et désagréables, et l'on chercherait à fuir, l'été venu, comme font les oiseaux. Ces murs blancs que l'on dépouillait de leurs anciens papiers peints n'avaient pas encore retenu les drames, les disputes et les aigreurs, si ce n'est ceux des locataires précédents, dont les souvenirs nous sont étrangers. Mais la découverte donnait à ce lieu le charme d'un nid

fraîchement installé, vierge de soucis et de souvenirs morbides. Zlata était heureuse. Enfin, elle s'en allait.

Durant plusieurs jours, l'appartement fut un joyeux chantier plein d'amis et de musique. Partout traînaient des gobelets, du quatre-quarts, des grandes briques de jus d'orange premier prix. Le cocon prenait vie. Les murs se voyaient ornés de couleurs nouvelles, les pièces se remplissaient une à une et quelques jours plus tard, le couple dormit paisiblement dans ce foyer nouveau qui sentait encore le chimique. Zlata n'en revenait pas. Chaque matin, elle se surprenait à se réveiller dans un endroit calme et spacieux. Chaque soir, elle s'étonnait de rentrer dans un lieu sans drame où elle était heureuse de revenir. Souvent, elle s'en voulait bien de penser ainsi, considérant qu'en nourrissant de telles impressions, elle outrageait ses parents qu'elle aimait plus que tout. Parfois, elle pensait les avoir laissés dans un studio sinistre avec un salaire de moins. Mais les visites régulières qu'elle leur rendait et le sentiment d'intimité retrouvée que paraissait connaître ce vieux couple désormais délesté de sa progéniture finit par la convaincre : elle pouvait être heureuse, elle n'avait rien à se reprocher.

Vraiment, Zlata était bien contente. Tout ce chemin de croix pour obtenir son indépendance, et enfin, elle l'avait obtenue. Elle pouvait recevoir, faire l'amour chez elle et vivre hors du regard de ses parents. Elle n'avait plus rien à craindre.

Un beau jour, alors que le printemps s'annonçait, on sonna à la porte. C'était probablement Amir, qui était allé chercher sa mère Salima. Cette dernière n'avait encore jamais vu l'appartement et le couple l'avait invitée à passer une soirée chez eux. Zlata délaissa sa soupe aux vermicelles, son poulet doré, ses pommes de terre à la paprika encore fumants et accourut à la porte. Elle ouvrit. Salima entra la

première, escortée d'Amir, qui portait des sacs volumineux qu'il posa dans le couloir dès qu'il passa l'encadrement de la porte. Zlata salua chaleureusement Salima, et riait de ce qu'elle avait apporté autant d'affaires pour une nuit. Elle pensait qu'elle avait peut-être amené des cadeaux pour meubler ou décorer la maison, et s'apprêtait à lui dire sincèrement que ce n'était vraiment pas la peine : ils avaient déjà tout. Il ne fallait pas que si vieille dame qui n'avait pour elle que sa petite retraite s'afflige de dépenses inutiles. Avant même d'avoir pu dire quoi que ce soit, Amir lui annonça non sans joie que Salima ne venait pas pour une nuit. Malade et veuve, il ne pouvait pas la laisser seule. Elle allait s'installer ici. Cela n'était pas prévu mais elle n'arrivait plus à dormir depuis que son dernier enfant l'avait quittée. On se débrouillerait. Elle dormirait dans la seconde chambre, celle que Zlata avait fait peindre en jaune pâle pour y mettre un enfant, peut-être, dans quelques années. Elle s'occuperait des courses, de la cuisine, du ménage, du repassage et de toutes les tâches domestiques tandis que le couple serait au travail. Elle cuisinait très bien, d'ailleurs. Elle faisait la meilleure chorba du monde et des crêpes formidables, repassait les chemises comme personne. Evidemment. Sa présence était un cadeau, tout le monde y gagnerait, surtout eux. « Je savais que tu comprendrais. » Zlata n'entendait plus rien. Elle était assommée. Tandis que l'on s'apprêtait à emmener les sacs dans la seconde chambre, son doux visage fatigué, gardant toute sa contenance, se para d'un grand sourire et elle proposa le plus impassiblement du monde : « Vous venez d'abord manger ? La soupe va refroidir. »